

1 JUL 1974

Professeur G. POUGATCHENKOVA,
Docteur ès arts

LES MONUMENTS DE SAMARKAND : PROTECTION, ETUDES, RESTAURATION

Qui d'entre nous, se délectant en son enfance des contes de Schéhérazade, ne brûlait pas de voir Samarkand, ville de surprenante beauté et qualifiée en Orient musulman de " point radieux du globe terrestre " ?... Or, Samarkand est bien plus vieux que les Mille et Une Nuits, il a le même âge que Persépolis, capitale des rois Achéménides et son origine remonte presque à l'époque de la fondation de Rome par Romulus. Épaisses de plusieurs mètres, les couches de son noyau historique, Afrassiab — dont les vestiges sont, aujourd'hui, des tumulus amorphes tachant de jaune la végétation luxuriante de la ville actuelle et ses compactes constructions — se superposent aux couches archéologiques datant du milieu du I^{er} millénaire avant notre ère. Dernièrement, on célébrait le 25^e centenaire de Samarkand, date quelque peu conventionnelle fixant l'existence à Afrassiab, à l'époque, non pas d'une simple agglomération (née plus tôt), mais d'une ville, munie d'une enceinte extérieure et d'une citadelle. C'étaient là les remparts que les troupes d'Alexandre le Grand devaient, en 329 avant notre ère, prendre d'assaut.

Depuis, Samarkand a connu une longue évolution jalonnée tantôt d'essors d'une vie florissante et tantôt de désastres dus aux invasions de hordes nomades, de troupes arabes, de nuées mongoles. Longtemps, la vie se concentrait à Afrassiab, où des civilisations séculaires se succédaient superposant des couches archéologiques, mais elle a fini par dépasser de loin ses limites.

On a décelé plusieurs périodes d'épanouissement de la civilisation de l'ancien Samarkand. Tout d'abord, en Antiquité — du III^e

siècle avant notre ère au III^e siècle de notre ère -, quand le périmètre de l'enceinte extérieure de la ville (ses vestiges portent le nom populaire de Divari-Kiiamat : Mur du Jugement dernier) atteint 40 kilomètres. Puis, aux VI^e et VII^e siècles, quand Afrasiab est couvert de constructions compactes : maisons d'habitation, bazars, temples, palais ; un palais trouvé tout récemment, aux monumentales peintures murales d'une rare beauté et traitant des sujets de la poésie épique locale sogdiane, atteste un niveau élevé de l'art préarabe du haut Moyen Age. Ensuite, aux X^e à XII^e siècles, Samarkand prend de l'ampleur et devient un grand centre de la culture musulmane, d'un commerce international pratiqué par caravanes et de métiers fort développés. Plus tard, aux XIV^e et XV^e siècles, le Samarkand médiéval connaît son apogée et c'est alors, sous Tamerlan et les Timourides, qu'une activité architecturale s'y déroule à une envergure grandiose. Enfin, le XVII^e siècle marque un dernier effort dans la construction organisée, à l'époque, par les khans ouzbeks et les chefs de grandes tribus. Mais au XVIII^e siècle, déjà, la ville est désertée, dévastée par les incursions ennemies et ses beaux édifices se détruisent ; voici ce qu'un témoin oculaire écrit, navré, à propos d'une de ces œuvres : " Rien n'y reste que les habitants des ruines - hiboux et chouettes - ; ses quatre coupoles se dressent en ballottant, telles des vieilles, leurs têtes vides. " De cette crise, combien pénible, Samarkand ne sort, graduellement, qu'en XIX^e siècle : la ville passe du Moyen Age en Epoque moderne.

De nos jours, Samarkand est un des plus importants centres culturels de l'Asie Centrale Soviétique et un des centres les plus fréquentés du tourisme international. Sa longue vie s'incarne en monuments archéologiques et en nombre d'antiquités qui se trouvent, en plus des deux musées de Samarkand, en de nombreux musées de

divers pays du globe. Mais la gloire impérissable de cette ville est due à ses remarquables monuments architecturaux des XIV^e, XV^e et XVII^e siècles.

Dès les premières années du pouvoir Soviétique, un décret gouvernemental déclarait bien public tous les monuments architecturaux remarquables et les plaçait sous la protection d'Etat. En républiques d'Asie Centrale, les fonctions qui en découlaient étaient exercées, dans les années 20 et 30, par le Comité Centrasiatique de la protection des monuments d'antiquité et d'art et de la nature ; ceux de Samarkand, justement, se trouvaient, les premiers en date à être étudiés, réparés et assurés. Parmi ces travaux, on pourrait mentionner les fouilles, à Afrassiab, du palais du X^e siècle des Samanides, où le gantch (sorte de plâtre) ouvragé formant la riche décoration des murs en briques crues en a été délicatement enlevé ; assuré et remonté à neuf, il orne une salle d'un musée de Samarkand. Citons de même le remaniement du briquetage de la voûte, qui menaçait de crouler, du principal portail de la médersa Chir-Dor du XVII^e siècle, avec enlèvement et remise, assurée, en place de son décor en carreaux de faïence.

Depuis, l'envergure des restaurations à Samarkand ne fait que s'accroître d'année en année. Ces travaux sont financés par l'Etat et portés sur le budget de la République socialiste soviétique d'Ouzbékiste. Les allocations couvrant les restaurations des monuments de Samarkand se montent, pour les cinq années 1966-1970, à 1.830.000 roubles. En pratique, études et restaurations sont effectuées par la Direction Générale de la Protection des monuments et des Arts plastiques du Ministère de la Culture de la R.S.S. d'Ouzbékiste, avec participation des Ateliers de Samarkand spécialisés en restauration scientifique.

Les principes de restauration des monuments, adoptés en Ouzbékïe, varient en fonction de la valeur artistique et historico-culturelle d'un monument, de la probabilité d'une restitution authentique de ses formes perdues, mais surtout, du degré de son ⁷intégrité (ou, plus précisément, de sa destruction) technique, état qui impose des mesures plus ou moins urgentes servant à éliminer une ruine progressive. Les méthodes de restauration — bien qu'elles soient souvent employées simultanément à divers secteurs du monument en cours de restauration — pourraient être réparties en trois catégories majeures :

1^o Conservation, en assurant les éléments de l'édifice techniquement les plus défavorisés ;

2^o Restauration, en assurant les constructions et en restituant partiellement les éléments perdus architecturaux et décoratifs ;

3^o Reconstruction totale, avec restitution de toutes les principales formes architecturales et du décor.

En règle générale, les travaux pratiques sont précédés d'études, de calculs et d'établissement de la documentation nécessaire, y compris projets et estimations.

Le stade d'étude préliminaire d'un monument comprend les mesurages architecturaux, l'examen de l'état des constructions et du décor, ainsi que des fouilles archéologiques cherchant à révéler l'état technique des assises et fondements et à mettre à nu les vestiges d'anciennes constructions ensevelies sous la terre.

Prenons connaissance de certains exemples de la pratique de restauration des monuments de Samarkand.

Un ensemble architectural d'une étonnante composition pittoresque d'édifices cultuels et commémoratifs qui s'était développé

sur les pentes d'Afrassiab porte le nom de Châhi-Zinda. Sa relique majeure est la sépulture, fictive, de Koussam ibn-Abbas, cousin du prophète Mahomet ; mort au VII^e siècle et enterré au Proche-Orient, une légende populaire née à Samarkand le surnomme Roi Vivant (Châhi-Zinda). A côté de ce tombeau, se situent : une ziaratkhané (salle des prières commémoratives), une mosquée, des locaux auxiliaires. Plus bas, une file de mausolées de nobles de Samarkand dévale la colline. Elevés aux XIV^e et XV^e siècles, ces bâtiments bordaient de part et d'autre le passage emprunté par les pèlerins, dont beaucoup avaient parcouru des centaines de kilomètres pour venir à Samarkand.

Chacun des mausolées de Châhi-Zinda est un chef-d'œuvre non seulement d'architecture, mais encore de poterie. C'est que les façades, voire, souvent, les intérieurs y ont pour revêtement des majoliques ou le kachine (carreaux de faïence à base de silicate et à glaçure), tous hauts en couleur et déroulant des variations infinies de dessins géométriques, de motifs végétaux stylisés, d'arabesques épigraphiques. La presque totalité des tombeaux développent une même conception : bâtiment à une seule pièce et à une coupole, avec portail ; mais cette unité comporte une diversité sans bornes due à la variété des proportions, de la disposition des plans, du caractère du décor.

Fig. 2 Les restaurations de Châhi-Zinda s'accompagnaient de larges fouilles archéologiques qui ont découvert fondements, restes de murs, tombes, cryptes, le tout faisant partie de vingt bâtiments jusqu'alors inconnus datant du XII^e au XIV^e siècles. Il s'est trouvé que dans l'intervalle séparant les mausolées qui subsistent, là, où on ne voyait à la surface que des tas de terre, le passage central avait été encadré d'une file ininterrompue d'œuvres architecturales. Les travaux archéologiques ont permis de même d'éluci-

der les majeures étapes historiques de la formation de tout le complexe commémoratif qui ne s'était superposé aux stratifications des quartiers résidentiels des VIII^e à X^e siècles qu'à la fin du XI^e et au XII^e siècles, donc, presque cinq cents ans après la mort de Koussam ibn-Abbas.

Mises à nu par les fouilles, les assises d'anciennes constructions ont subi une conservation au moyen d'applications de mortier et d'additions aux briquetages. Dans le groupe central de Châhi-Zinda, des murs ont été découverts, qui subsistaient encore à une hauteur de 1 à 1,5 mètre, d'un mausolée jusqu'alors inconnu du XIV^e siècle, avec, au centre, un monument funéraire de grande beauté revêtu de majoliques multicolores ayant des ornements et des inscriptions arabes : vrai chef-d'œuvre de la céramique architecturale médiévale. La tâche s'imposait de protéger le monument funéraire de la poussière et de la pluie et d'assurer les restes des murs. A cet effet, on a restitué des formes conventionnelles du mausolée : des murs en prisme de faible hauteur et une coupole à pente douce reposant sur des pendentifs. Dans ces nouvelles constructions, on a employé, à dessein, des briques qui différaient en dimensions et couleurs du briquetage ancien et on les a posées avec un certain recul sur son alignement.

Les techniques de conservation ont trouvé diverses modalités d'emploi à tel ou tel monument de Châhi-Zinda. Les murs anciens ont été libérés des couches postérieures de plâtre et des additions de briques. Certains fondements ont été assurés ou bien leurs cavités ont été remplies. Au mausolée de Kazi-Zadeh Roumi (1437) et à la ziaratkhané de Koussam ibn-Abbas (1334), où l'état était menaçant des moitiés supérieures des coupoles qui, d'ailleurs, avaient perdu partiellement leurs décorations en carreaux de faïence, les secteurs en danger ont été démolis, puis élevés à neuf et revêtus de

Fig. 3

carreaux de faïence spécialement fabriqués. Au mausolée de Hodja Ahmad (années 60 du XIV^e s.), le portail, somptueusement décoré, se penchait en avant et menaçait de s'écrouler. Les mesurages terminés, tous les carreaux de faïence en ont été enlevés et numérotés, puis, les piles et la voûte du portail élevées une fois à neuf, ces carreaux ont été remis et assurés à leurs places.

Un remarquable succès de la restauration technique a couronné le redressement de deux minarets de la médersa Oulougbek. Erigé en 1417-1420, ce monument forme le côté ouest du Régistan, place publique centrale du Samarkand des Timourides. Sa façade se compose d'un portail bien proportionné dont l'arc mesure 16,5 mètres de travée, des tronçons adjacents des murs à deux niveaux et de deux minarets angulaires. Ces derniers sont fort bien proportionnés, leur briquetage s'amincit en s'élevant ; ils sont coiffés d'une gouldasta (somptueuse couronne formée de stalactites) ; leur surface a un revêtement de mosaïques multicolores en briques ou en kachine et leur base avait été revêtue de carreaux de marbre (presque totalement disparus avec le temps). Leur hauteur complète (dès le fondement) mesure 32,7 mètres, mais ils semblent avoir eu au début un second chaînon, couronné lui aussi d'une gouldasta, avec une koubba (petite coupole).

Malgré des fondements fort solides (2 mètres de profondeur de briquetage au-dessus de 7 mètres de maçonnerie élargie, en moellons) les deux minarets étaient devenus, avec le temps, nettement penchés. Les raisons^{en} étaient, d'une part, la poussée séculaire de la voûte du portail et, d'autre part, la plasticité des mortiers grâce à laquelle les briquetages des secteurs de fixation angulaire des minarets se déforment moins que ceux du périmètre de la ceinture extérieure.

Fig. 4

Fig. 5

Les restaurateurs se trouvaient face au problème de redressement de ces tours de 400 tonnes chacune. Le danger majeur était présenté par la position du minaret nord-est dont l'inclinaison approchait, dès les années 20, le point critique, au-delà duquel la chute aurait été inévitable. D'emblée, on suggérait sa démolition suivie d'une construction à neuf, brique par brique. Cette proposition déclinée, on abordait la mise au point du projet de redressement, réalisé en 1932. La technique choisie était celle de "roulement", c'est-à-dire, de virage sur son axe de la tour penchée jusqu'à ce qu'elle regagne la verticale. D'abord, le minaret a été croisillonné, donc, ceinturé d'un "corset" métallique spécial et puis fixé par des câbles tendus. A l'intérieur du corset, le briquetage écrasé par les déformations séculaires a été enlevé et remplacé par un massif de béton armé. Ensuite, le virage graduel de crics a ramené le minaret à la verticale tout en l'établissant sur cette base en béton armé. Les constructions auxiliaires une fois démontées, on a remis en place les revêtements préalablement enlevés.

Fig. 6

Fig. 7

En 1966, le minaret sud-est a été, à son tour, redressé, mais suivant un autre principe. Du côté de son inclinaison, une contre-fiche en acier a été posée soutenue par un puissant cric. Le briquetage déformé du tronc du minaret, au-dessus du fondement, a été percé de deux étroits canaux de 2,25 mètres de haut, où des poutres en double T ont été passées. Ces poutres, liées à d'autres analogues, mais perpendiculaires et logées en des entailles pratiquées dans le briquetage, ont formé un cadre. Sous celui-ci, dix crics hydrauliques de 200 tonnes chacun ont été établis. Pendant le levage, le cadre se trouvait chargé du poids de la tour transmis par les crics. Au cours de cette transmission, on substituait du béton aux briques. En deux jours, le relèvement gra-

duel de la partie affaissée du minaret a été réalisé, après quoi on a enlevé un à un les crics, tout en remplissant de béton les vides qui se formaient.

Le redressement des minarets de la médersa Ouloubek à Samarkand n'a pas son pareil dans la pratique mondiale des restaurations.

Des travaux de restauration effectués successivement de longues années durant ont pour objet l'ensemble architectural de Gour-Emir. Tombeau familial de la dynastie des Timourides, Gour-Emir faisait partie du groupe de bâtiments formé au cours de l'histoire. Les premiers en date avaient été : la médersa destinée à éduquer l'héritier du trône, Mohammed-Sultan et les jeunes gens des familles les plus nobles, une *khanakáh* (abri pour pèlerins) vis-à-vis d'elle et une cour carrée qui les reliait et qui avait quatre *aïvanes* (portails à grande niche cintrée) aux axes, quatre minarets aux angles et, du côté nord, un portail bien proportionné. Sauf ce portail et la face sud de la cour, toutes ces constructions sont pratiquement disparues. Après la mort prématurée, en 1403, de Mohammed-Sultan, Tamerlan avait ordonné de lui ériger un tombeau, ce qui avait été fait au-delà de l'*aïvane* axial sud de la cour : et c'est là précisément le Gour-Emir de Samarkand.

Fig. 8

Le propre du grandiose édifice de ce mausolée sont une solennité monumentale de ses formes architecturales et un décor somptueux à l'intérieur et discrètement imposant à l'extérieur. Sa composition est déterminée par le prisme octogone du volume principal à pans couverts de grands dessins, par un haut tympan cylindrique ceint d'une inscription et par une coupole cannelée revêtue de carreaux de faïence. A l'intérieur du mausolée, la structure architecturale est tout aussi nette. Cet intérieur comprend une salle cruciforme avec, aux axes, de profondes niches cintrées ;

en bas, hauts lambris revêtus d'onyx ; plus haut, vastes plans des murs à grands panneaux ornementaux peints en relief ; plus haut encore, octaèdre des pendentifs et calice de la coupole, décorés les deux de dessins appliqués spéciaux et de rosaces, les uns et les autres en papier pressé. Dans les peintures de l'intérieur, la préférence était donnée à l'or et à l'azur. Le mausolée a une crypte, où Tamerlan, ses fils et petits-fils étaient inhumés ; dans sa salle, derrière une grille ouvrée, de riches pierres tombales s'élèvent portant des inscriptions et marquant la place occupée dans la crypte par chacune des personnes inhumées.

En 1424, Oulougbek avait fait construire, en annexe au côté est du tombeau, une galerie d'accès. Plus tard, un groupe de locaux joignait Gour-Emir : une petite crypte et un vaste portail cintré ; le décor de ce dernier est resté inachevé.

Les restaurations des édifices de Gour-Emir durent, déjà, quelque trente ans. Les fouilles ont mis à nu les restes des fondements et murs de la médersa, de l'akhanekehet et de la cour ; on les a assurés et rehaussés et on a redallé la cour conformément à l'assemblage du XV^e siècle. Le principal portail menant dans la cour de l'ensemble accusait une inclinaison sensible de ses piles et la partie supérieure de son arc se trouvait détruite ; aussi, a-t-on redressé les piles et réuni l'arc ; grâce aux vestiges des stalactites qui avaient rempli celui-ci, on a restitué complètement le système de leur agencement.

Sondages et fouilles pratiqués près de la galerie d'accès ont montré que les briquetages de son mur est et de ses coupoles avaient été, lors de quelque réparation, remaniés avec une altération prononcée de leurs lignes ; ces briquetages ont été donc démolis et refaits à neuf en suivant la direction du fondement révélé et les contours des courbes d'arcs et voûtes subsistant sur le

mur ouest de la galerie.

Fig. 9

Mais les travaux les plus délicats et les plus importants ont été entrepris au mausolée de Gour-Emir proprement dit. Techniquement, l'état de sa coupole extérieure était menaçant. L'édifice a deux coupoles : l'une, hémisphérique, est au-dessus de la salle, à l'intérieur ; l'autre, qui l'englobe, est surélevée par le tambour cylindrique à l'extérieur. Les liens de ces coupoles, la répartition aux murs de la force de la pesanteur et de la poussée des coupoles avaient été réalisés au moyen d' " arêtes de rigidité " verticales (sorte de contreforts intérieurs). Or, au cours de quelque ancienne réparation, on avait fixé dans les claveaux de la coupole intérieure un faisceau de poutres divergeant vers la coupole extérieure. Loin de renforcer la construction, cette mesure ne faisait que l'affaiblir. Cela amenait des déformations et un côté de la coupole extérieure se trouvait enflé. En plus, les petites briques de faïence de son revêtement étaient depuis longtemps tombées du tiers supérieur de sa surface et les joints laissaient passer l'humidité qui peu à peu ruinait les briquetages.

Les restaurations de la coupole extérieure de Gour-Emir ont fait enlever les poutres en question, assurer les arêtes de rigidité, remanier les briquetages de la " panse " et de tout le sommet de la coupole et le revêtir de petites briques neuves.

Fig. 10

A l'intérieur, les merveilleuses peintures murales se trouvaient en état lamentable et les décors appliqués en papier pressé se détachaient toujours plus d'année en année. Couleurs et dorures étaient ou bien totalement disparues, ou bien noircies de poussière séculaire qui les avait pénétrées.

Le problème s'imposait de restituer tout le décor intérieur. Au fond, il s'agissait non plus de sa restauration, mais de sa reconstruction totale. Ces travaux sont effectués par des spécialis-

tes - restaurateurs, artistes peintres, chimistes - du Laboratoire National de recherche en Conservations (Moscou), plusieurs années durant, avec d'excellents résultats. Tout en employant des éléments neufs en carton-pâte, l'or authentique, le cobalt et d'autres colorants, les restaurateurs utilisent largement polymères, résines synthétiques, autres matériaux modernes qui garantissent la solidité et la longévité des décorations.

Le plafond du Gour-Emir a, déjà, récupéré presque totalement sa beauté originelle. Quant aux restaurateurs, ils descendent, selon leur plan, décimètre par décimètre, toujours plus bas et terminent la restitution des peintures murales.

A Samarkand, les travaux de restauration demandent encore bon nombre d'années, la ville étant riche en monuments architecturaux de premier ordre dont la restauration exigera plus d'une fois d'importantes solutions techniques et de bonnes et intelligentes mains des maîtres de conservation des belles œuvres d'époques révolues.

G. Pougatchenkova

La liste de photos

pour illustration de l'article de M-me Pougatchenkova
"Les monuments de Samarkand"

1. Châhi-Zinda. Le groupe central de mausolées avant la restauration
2. Châhi-Zinda. Le groupe central de mausolées après la restauration
3. Châhi-Zinda. Le mausolée de Hodja Ahmad. Le portail après les travaux de restauration.
4. Le minaret nord-est de la médersa Ouloubek avant le redressement. La photo faite en 1932.
5. Le minaret nord-est de la médersa Ouloubek après le redressement. La photo est faite en 1932.
6. Le minaret sud-est de la médersa Ouloubek avant le redressement.
7. Le minaret sud-est de la médersa Ouloubek après le redressement.
8. Le mausolée de Gour-Emir. Le décor à l'intérieur après la restauration.
9. Gour-Emir. La façade sud et la coupole avant la restauration.
10. Gour-Emir. La façade sud et la coupole après la restauration.

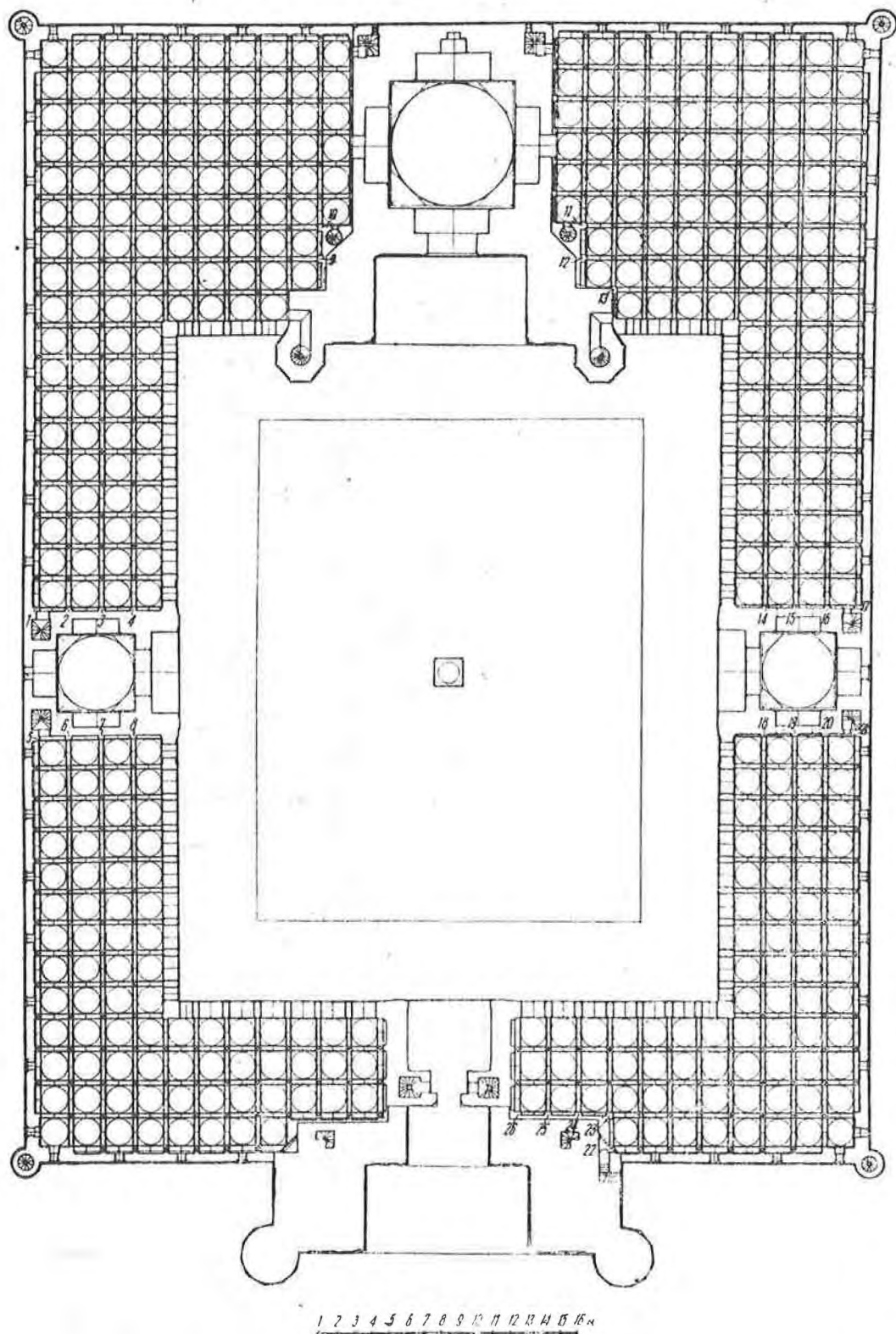


Рис. 73. Проект реставрации плана мечети Биби-ханым.